

Philippa – Tome 1

Bernard Sallé

Philippa – Tome 1

La Préparation

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08291-2

PREMIÈRE PARTIE

Villanova

La Salle des réveils

Il ne reprenait conscience que par vagues, et ses pensées lui échappaient à peine formulées. En même temps, il était bousculé, son corps était manipulé dans tous les sens comme un pantin de chiffons dans les mains d'une petite fille. Un jour, il se souvenait, ils étaient allés avec Sarah dans une foire reconstituée à l'ancienne, avec le nom immense en ampoules colorées, LUNA PARK. Certains manèges, il s'en souvenait, lui avaient fait cet effet-là alors qu'ils étaient chahutés dans tous les sens. Mais à Luna Park, tout se déroulait dans une excitation joyeuse. Il y avait de la musique et des lumières clignotantes. Là, il se sentait surtout malade. La grand'roue était la réplique de celle de Londres en 2010, et le grand-huit, paraît-il, était copié sur celui de la Foire de Shanghai de 2035. Certaines machines avaient des formes étranges, mais le principe était toujours le même : balancer les victimes volontaires dans tous les sens, leur mettre la tête à l'envers ou les faire tomber en chute libre. D'autres attractions de l'ancienne Terre étaient encore plus étranges, comme ce *Train des Carpates* où des vampires holographiques vous sautaient à la gorge. Ils avaient ri, ils avaient crié comme des fous, ils avaient encore tiré sur des ballons, mis des dollars anciens dans des machines à sous avec des gros manches chromés, poussé un obus sur un chariot le long d'un rail ascendant, pour mesurer sa force. Ils s'étaient bien amusés. Sarah avait perdu son bracelet doré et un bouton de son chemisier, et il l'avait consolée en lui offrant de la barbabapa. Wil ne l'avait jamais vue aussi joyeuse, d'une joie enfantine qui était différente de sa gaîté habituelle.

Bien entendu, les grandes machines n'étaient pas les vraies attractions de l'époque, qui devaient certainement être dangereuses. Les mouvements étaient actionnés et garantis par des champs invisibles, d'autres champs empêchaient les gens de tomber des nacelles, mais l'illusion était parfaite. Les secousses dans les machines étaient bien réelles.

Au moment où il reprenait conscience, Wil ne se sentait pas secoué, mais manipulé dans un processus qui semblait avoir une certaine logique. Ses bras étaient levés, étirés, repliés par des forces invisibles qui lui triturait aussi les mains et les doigts. Ses jambes étaient basculées d'un côté et de l'autre, tandis que ses épaules étaient tirées dans le sens inverse. Il comprenait que ce mouvement allait améliorer la torsion de sa colonne vertébrale. C'était maintenant au tour de sa tête, laquelle était tournée fermement à gauche et à droite. Il avait l'impression que le cœur lui remontait le long de l'œsophage.

Son dos fut arqué, puis arrondi, jusqu'à se retrouver en boule, suspendu en l'air, avec des craquements dans les vertèbres. Très bien, Wil avait compris, et il savait maintenant où il était : dans une salle de réveil après une période de stase. Il avait déjà connu ces sensations de malaise. Le réveil s'accompagnait de nausées incoercibles, mais il fallait en passer par là. Quant aux manipulations, elles permettaient de se lever en quelques jours au lieu de traîner deux semaines. Un sérieux gain de temps. En principe, le corps n'avait pas vieilli, malgré les années qui s'étaient écoulées, les médecins étaient formels là-dessus. Toutefois, Wil en doutait. Tout se paie, lui disait la petite voix du bon sens. Certes, le corps semblait intact, ou du moins se retrouvait-il dans le même état qu'au moment de la mise en stase, mais l'esprit ? Sur ce sujet, les médecins étaient plus évasifs. Malgré le coma profond, l'esprit en ressortait comme d'un long cauchemar ou d'un hébètement sans fin. Il en restait quelque chose. Et puis il y avait tout de même ces réveils nauséux, que les calmants rendaient seulement supportables. On comptait en général quatre jours pour s'en débarrasser complètement. D'ailleurs, Wil réalisa qu'il n'aurait pas dû reprendre conscience à ce moment du

processus de réanimation : il en était, estimait-il, au deuxième jour, et les médocs auraient dû le maintenir encore inconscient pendant le vigoureux dérouillage des articulations.

Au cours de la stase également, pendant le très long sommeil, le corps était mis en action tous les cinq jours, mais plus délicatement. De légers stimuli faisaient tressaillir les muscles. Une fine sonde gastrique envoyait en même temps une dose d'une bouillie étudiée, tandis que des impulsions électriques dans la bouche le faisaient saliver. Un processus de digestion était encouragé par des pressions sur l'abdomen, puis l'évacuation était programmée par un relâchement forcé des sphincters. Ensuite les machines et les champs vous torchaient le cul, vous nettoyaient, et vous laissaient aussi propre qu'un bébé. Il y avait même un programme qui raccourcissait les cheveux et les ongles tous les trois mois. Les poils de barbe étaient dissous par des ondes. Le corps, régulièrement, était hydraté et glyceriné. Il était conservé en semi-gravité, mais, tous les cinquante jours, il passait à la centrifugeuse. Pendant cinq minutes, le sang se tassait dans les jambes, puis on tournait la carcasse et le sang envahissait le cerveau. Puis on recommençait. La séance, paraît-il, était brutale et durait quatre heures. Quand il y avait des centaines de personnes en stase, plusieurs centrifugeuses travaillaient en même temps. Dans les vaisseaux de peuplement, c'étaient de véritables usines qui nourrissaient à la chaîne des corps nus, qui les lavaient et qui les triturait tous les cinq ou six jours. Les couronnes de voyage étaient alors de longs cylindres aux multiples niveaux, emplis de quelques millions de corps nus. À l'arrivée, les premiers réveillés qui supervisaient la sortie de stase des autres parlaient de visions apocalyptiques et d'une odeur concentrée de charcuterie fraîche difficile à supporter. Le poète Grid, l'un de premiers immigrants de masse sur Nova et l'un des premiers à avoir été réveillé, avait fait une évocation saisissante des foules inertes. Il rappelait que l'accumulation de corps nus n'était pas une vision nouvelle, que les grandes pestes avaient été l'occasion de charniers effrayants. Les scènes de l'Apocalypse, à l'entrée des anciennes cathédrales, montraient également des ressuscités comme des hordes de nudistes,

figés dans la pierre. Mais surtout, les massacres, pogroms et génocides avaient parsemé l'histoire de la vieille Terre de ces visions macabres, surtout depuis le XX^e siècle.

Images gravées qui, bien moins que tout autre,

Ne peuvent s'oublier

Art ultime de l'homme

Dont il est la dérangeante matière.

Wil avait appris quelques strophes du poème à l'école sur Ally, mais on choisissait en général les passages plus joyeux de la deuxième partie, qui traitaient de la colonisation. Cependant, Wil avait été frappé par la description des émigrants en stase, et l'évocation des corps nus accumulés par niveaux, et à perte de vue, dans l'horizon courbe. Il savait, pour être entré avec son père alors qu'il n'avait que 13 ans dans un immeuble où tous les gens avaient été massacrés, que, blancs, noirs ou jaunes, les corps finissaient par avoir tous la même teinte d'un gris sale. Il est vrai que le massacre datait d'une dizaine de jours et qu'il faisait chaud. Il n'avait jamais oublié la vision des cadavres, les chairs enflées, et il n'avait jamais oublié l'odeur particulière. On disait que la mémoire olfactive était l'une des moins durables, mais le souvenir douceâtre et pénétrant de la putréfaction ne l'avait jamais quitté.

Heureusement, dans les vaisseaux, les corps nus étaient vivants. Lui-même avait fait partie de ces amoncellements quand il avait voyagé d'Ally vers Majeure, puis de Majeure à Nova. Mais à chaque fois il avait repris conscience dans une salle de réveil, et non dans les vaisseaux de transports, la première fois au sol sur Majeure, avec une vraie fenêtre, et la seconde fois dans la station orbitale Barny autour de Nova.

On était prudent, à Nova : les arrivants étaient réveillés en orbite haute puis triés, et les indésirables étaient remis dans un autre vaisseau, soit en destination de leur point de départ, soit en partance de manière plus ou moins volontaire pour les planètes difficiles ou les astéroïdes. Nova avait encore une grande capacité

d'accueil, mais, depuis le dernier siècle, la Fédération ne voulait plus recevoir n'importe qui. Elle avait élevé son niveau de sécurité et de maturité sociale, et ne voulait pas retomber dans la période trouble du temps des Pionniers. D'ailleurs la Grande Migration, la formidable première vague en tout cas, touchait à sa fin, et le flamboyant poème de Grid était moins enseigné dans les écoles et moins prisé par les générations suivantes.

Les pensées de Wil commençaient à s'aligner comme des petits soldats : il savait où il était, où il devait normalement se réveiller : sur le *Villanova*, dans le système solaire de Philippa. La Conscience du vaisseau avait pour ordre de ranimer l'équipage huit jours avant la mise en orbite.

Le voyage s'était donc bien passé. Soixante années s'étaient écoulées... Et tout à coup, il eut un spasme au cœur qui, cette fois-ci, n'était pas dû aux difficultés du réveil : oui, soixante années venaient de s'écouler dans le sommeil, et soixante années, désormais, en supplément de la distance, le séparaient de Sarah. Il avait toujours les mêmes quarante-trois ans, mais elle avait vécu pleinement les soixante putains d'années qu'il avait passé dans l'oubli de la stase. Elle était maintenant une vieille dame. Ou bien elle était morte...

La stase était cruelle, c'était le prix à payer. Mais ce voyage-là était tout de même l'un des plus longs de tous ceux qui se pratiquaient, malgré l'utilisation des transferts. Les volontaires étaient peu nombreux. L'idée de se couper de son passé, de toute son époque, ne souriait à personne. Le voyage de Nova à Philippa représentait donc une durée de soixante années. Le retour prendrait encore la même durée. Si on y ajoutait le temps passé sur Philippa, deux ou trois ans, sans doute, on arrivait à cent-vingt-deux ou cent vingt-trois ans. Un voyageur de Jules Verne, parti en 1879, serait revenu en 2002... Qu'aurait-il retrouvé de son monde familial ? Qu'est-ce que Wil allait reconnaître de Nova à son retour ? Irait-il sur le Campus à la recherche de son ancien logement de chercheur universitaire, pour découvrir que tout avait été rasé et remplacé par autre chose ? Allait-il se retrouver comme un Hibernatus dans un

nouveau monde étranger ? Les anciens films et 3D des changements d'époques étaient revenus récemment à la mode (le « récemment », se dit-il, n'avait plus beaucoup de sens au bout de soixante ans), et Sarah et lui avaient visionné les vieilles bandes les plus amusantes. Toujours ce coup au cœur : Sarah... Quatre années passées avec elle... quatre années seulement. Comment avait-il pu faire cette incroyable erreur de l'abandonner ? Mais elle avait paru si peu touchée par leur séparation...

Ses bras, ses jambes continuaient à s'agiter. Il tenta de remuer ses orteils. Tout allait bien, il avait la sensation du mouvement de ses articulations. On sortait quelquefois de stase avec des paralysies partielles, surtout des membres inférieurs, et alors une rééducation était nécessaire. D'autres personnes avaient des escarres, des nécroses, mais les médecins de la station Barny lui avaient assuré que cela n'arrivait plus : le corps était choyé, bichonné, les machines faisaient leur boulot. Wil disait encore « machines », et Sarah, la spécialiste, le reprenait. Il est vrai qu'il n'y avait plus grand-chose de mécanique dans la robotique actuelle, les champs avaient remplacé les roues dentées, les axes, les pignons, les articulations et les vérins. Même les petits robots usuels avec des pattes et des bras-tentacules étaient mus par des champs à l'intérieur de leurs tubes flexibles. Les champs, grâce à l'utilisation de l'*a-graviton*, avaient été la grande révolution du siècle précédent son départ. Quel allait être le bilan de son siècle à lui, dont il avait été absent pendant toute la dernière partie ? C'était le siècle de l'évolution des Consciences, il en était persuadé, comme il était persuadé que Sarah allait rester comme l'une des personnes les plus importantes de ce 24^e siècle, en raison de ses recherches. Ils s'étaient séparés pour cela, pour qu'elle puisse continuer son travail, pour qu'il puisse, de son côté, faire le sien... La stase était cruelle.

Un mouvement forcé lui fit tourner la tête d'un côté, puis de l'autre, ce qui lui souleva le cœur. Son œsophage avait des contractions, faisait remonter des bulles d'air, mais il n'avait rien à vomir. Il recevait sans doute de ses patchs un anti-nausée, et il avait accepté, comme eux tous, la pose de fibrilles jusqu'à son système

neuronal, ce qui donnait à la Conscience du vaisseau un contrôle supplémentaire. Wil avait signé une autorisation pour cela : les fibrilles étaient encore réglementées sur Nova au moment du départ du *Villanova*, mais le contrôle strict ne concernait que la surface de la planète et les stations orbitales. Les fibrilles pouvaient en effet se révéler dangereuses : les entités de contrôle, comme par exemple la Conscience du *Villanova*, ou toute personne ayant autorité sur elles, pouvaient vous tuer d'un simple commandement oral ou par un clavier. De manière formelle, les Consciences ne pouvaient pas tuer un être humain, sauf dans des cas très spéciaux, mais il existait semble-t-il différentes manières de tromper les machines (il pensait encore « machines », Sarah aurait froncé son joli nez). Les rares crimes qui défrayaient les chroniques utilisaient maintenant les Consciences à leur insu. Les scénaristes des 3D et des séries policières s'ingéniaient à trouver les moyens les plus sophistiqués pour tuer son prochain à l'aide de l'une des branches de la robotique appliquée, et les fibrilles étaient souvent mises à contribution, et largement fantasmées. Non, elles ne pouvaient pas donner le contrôle du cerveau d'un autre individu. Non, elles ne pouvaient pas faire bouger une personne contre son gré. Un scénariste qui avait dû forcer sur le *Dan's-mex* avait même imaginé une femme qui rendait son voisin amoureux en accélérant les battements de son cœur quand il la voyait. Certaines histoires étaient encore plus délirantes. Toutefois, les fibrilles avaient un usage médical autorisé : des malades cardiaques vivaient grâce aux fibrilles qui, justement, faisaient battre leurs cœurs. D'autres marchaient, les nerfs remis en route grâce à une assistance extérieure. Des organes se régénéraient. On soignait des névroses.

Pour la mission sur Philippa, les sept membres de l'équipage étaient dotés de fibrilles en contact avec leur colonne vertébrale. La douleur pouvait être, sinon maîtrisée, au moins atténuée. Le cerveau était stimulé, la résistance physique se voyait momentanément augmentée. Par ailleurs, un ordre envoyé aux fibrilles pouvait plonger dans l'inconscience. Ça, les membres de l'équipage ne le savaient pas clairement. Et Wil était celui qui avait le droit de